

COLLECTION “RÉCITS” n° 4

«TENIR»

JEAN-HENRI MAISONNEUVE

« TENIR »

LES CRIS D'UN PROF DE LETTRES

ÉDITIONS AO
ANDRÉ ODEMARD

Couverture :
Entraide, toile de l'auteur,
photo de Hugues Desmichelle.

© 2011 Éditions AO-André Odemard

www.ao-editions.com

ISBN 978-2-913897-32-8

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles l. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

9.

SACRIFIÉE

*« Oh comme elle est triste l'enfance
La terre s'arrête de tourner
Les oiseaux ne veulent plus chanter
Le soleil refuse de briller
Tout le paysage est figé »*

Jacques PRÉVERT,
"L'enfance" (*Histoires*)

To be, I was, been; To become, I became, become; To begin, I began, begun... Sa journée de collégienne commence enfin. Léonora repasse dans sa tête la longue liste qu'elle devait revoir pour son cours d'Anglais. Chaque pas pressé qui frappe le trottoir coïncide avec une forme verbale. Puis la leçon se mélange avec la liste des commissions qu'elle doit retenir aussi pour ce soir. Huile, riz, jambon, yaourts... *To eat, I ate, eaten.*

Elle est probablement en retard maintenant, et se met à accélérer. *To run, I ran, run...* La grille du collège est sur le point de se refermer quand elle se glisse rapidement derrière, après avoir tendu son carnet au surveillant qui contrôle les entrées.

Sa classe vient juste de monter. Léonora sent

déjà la fatigue en ce début de matinée. Pourtant, il n'est que 8 heures, et une longue journée l'attend. Mais cela fait plus de deux heures qu'elle est debout. Comme tous les jours.

Elle est contente de pouvoir enfin s'asseoir à sa place, en cours d'Anglais. Elle s'installe doucement, ôte délicatement son blouson en faisant attention de ne pas trop appuyer sur son bras gauche, qui occasionne encore de vives douleurs lui rappelant que la semaine dernière, elle s'est brûlée (*to burn, I burnt, burnt*) avec le fer à repasser. Elle l'avait rattrapé *in extremis* avant qu'il ne tombât sur son petit frère qui jouait avec le fil. Elle sait qu'au collège le temps est pour elle, que rien ne peut la priver de ces moments privilégiés. *To blow, I blew, blown*; elle a le sentiment de pouvoir souffler, enfin... C'est comme une seconde vie, menée en parallèle, mise entre parenthèses quand elle est chez elle.

Parce qu'à la maison, tout est différent. Son temps, elle le donne à son petit frère, à sa petite sœur, à sa mère aussi.

Elle se lève avant 6 heures, se prépare, déjeune rapidement en relisant ses leçons ou en achevant un exercice. Elle est en Quatrième, et il y a de plus en plus de travail. Elle installe ensuite les vêtements de ses frère et sœur dans la salle à manger, sur des dossiers de chaises, passe le

Sacrifiée

balai ou la serpillière, range un peu, réveille les enfants, les aide à se laver, à s'habiller, les fait manger, fait réciter sa sœur au besoin, s'assure que les cartables sont prêts, y glisse un goûter, range et nettoie la table du petit déjeuner, entrouvre la porte de la chambre où dort encore sa mère, rentrée très tard des ménages qu'elle fait dans les bureaux d'une grande société, lui souhaite une bonne journée, puis sort de chez elle pour accompagner son petit frère de trois ans en maternelle, et sa sœur de sept ans en primaire. Elle pense à elle après seulement, quand elle part au collège.

Tous les matins, c'est le même rythme, la même musique, bien écrite sur une partition qui ne supporte pas d'improvisations. Et le soir, elle quitte le collège pour récupérer les petits, elle fait un saut à la supérette du quartier, supervise les devoirs de la plus grande pendant que le petit joue ou marine dans le bain, prépare le repas, fait manger son frère et sa sœur, les couche, fait la vaisselle, met une lessive, repasse... Vers 22 heures, elle dispose enfin d'un peu de temps pour elle, avant d'aller vite s'effondrer dans un sommeil à peine réparateur.

Quelquefois, et c'est jour de fête, comme le mercredi après-midi, ils peuvent voir un peu leur mère, qui ne part que vers 17 heures. Le diman-

che, aussi. Mais la vie est de plus en plus chère, et depuis que le père est mort, il y a trois ans, dans un chantier pour lequel il n'avait pas été déclaré, la mère travaille souvent le week-end. Tout le monde est courageux chez Léonora.

Parfois, elle se prend à rêver d'une autre vie devant les feuilletons ou les séries télé, qui montrent des jeunes de son âge rigolant ensemble, vautrés dans leur canapé à grignoter en regardant la télévision, sans se soucier des miettes, du désordre, des repas ! Pour le ménage, je préfère notre trois-pièces, se raisonne Léonora, pour se laver de ce rêve absurde qui salit sa réalité.

Elle préfère s'évader en classe ; voyager en géographie, ou pendant les cours de langue. C'est une élève sérieuse et appliquée, disent régulièrement les appréciations de ses bulletins. Néanmoins, elle a de plus en plus de mal à concilier ses deux vies. Elle rogne sur sa nuit, et la fatigue commence à lui jouer des tours. Surtout qu'elle est en pleine croissance cette année, que janvier a laissé s'installer un hiver durable et rude qui l'épuise davantage. Alors, il y a moins de concentration, plus d'étourderies. D'où, pense-t-elle, la chute de ce fer à repasser l'autre soir. Pour l'instant, je tiens. Il faut que je tienne. Le printemps me redonnera des forces, et puis les vacances arrivent bientôt.

Sacrifiée

Là, elle se tient au stylo, bien assise devant sa copie. Ses grands yeux noisette parcourent le questionnaire avec avidité. Elle nourrit la feuille de réponses correctes, sa mémoire ne l'a pas abandonnée, elle a tenu bon. Mais après avoir rendu son devoir, elle se sent vidée. Heureuse mais vidée. Rincée. Lessivée. Un coup de coude de sa voisine la ramène à la réalité; elle passe aussitôt un coup de balai sur son égarement passager, range ses affaires et sort pour le cours de sport. Deux heures d'endurance au programme ce matin, dans le stade du quartier. Un peu de frais ne peut me faire que du bien, se réjouit Léonora.

Le brouillard givrant marie la terre au ciel, étouffe le paysage, trouble les bosquets, gomme les immeubles, affadit les feux de signalisation dans la rue. Sur le chemin qui mène au stade, les élèves échangent joyeusement leurs impressions sur le contrôle d'Anglais qu'ils viennent de finir.

Sur place, le professeur donne les consignes; vingt minutes de course, mais d'abord, quelques échauffements. Puis les élèves s'élancent dans la brume. Ce n'est pas ce qu'elle préfère dans l'athlétisme, Léonora, plus à son aise avec un javelot ou au saut en hauteur. Cependant, elle a toujours accepté sans rechigner les activités prévues, n'a jamais remis en cause l'autorité d'un

professeur, quel qu'il soit.

Alors elle court. Sans y penser, sans réfléchir, sans parler, elle avance dans le brouillard. Elle suit la piste, en discernant par moments brefs les éclats des bandes réfléchissantes qui ornent les baskets d'un camarade, à deux foulées devant elle. Légère, ses pieds s'impriment à peine sur le sol à moitié gelé. Ses poumons brûlent du froid humide qu'ils volent à l'extérieur pour le restituer aussitôt. Les gouttelettes en suspension picorent son visage comme des petits moineaux invisibles et voraces. Mais la machine est lancée. Léonora court. Elle se sent bien. Elle a chaud. Elle ne sent plus son corps. Les arbres gris, décharnés, dansent autour d'elle, tournent avec elle. Le sol sableux se rapproche pour l'entraîner dans une dernière volte.

Elle est tombée.

Aussitôt, un attroupement; on la porte au vestiaire, on la couvre de blousons et d'attention. Dans un sourire éclatant, avant de fermer les yeux, dans un souffle, elle laisse une parole s'envoler de sa cage thoracique : *to sleep, I slept, slept...*

*

Quand Léonora ouvre les yeux, elle est à l'infirmierie. On l'a ramenée au collège. Une couverture polaire est étalée sur un corps avec lequel

Sacrifiée

elle refait doucement connaissance. Ça sent bon le chocolat chaud que l'infirmière est en train de préparer. Elle voudrait se redresser, mais son corps ne lui obéit pas encore.

« Quelle heure est-il ?

– Presque 11 h 30, répond l'infirmière. Tu as dormi environ deux heures. Ta tension est très basse ; tu es fatiguée. Tu sais que le sommeil est important à ton âge. Une bonne nuit, un bon petit déjeuner, c'est essentiel. »

Léonora le sait bien, elle acquiesce d'un signe de tête. Mais les marques bleues qui soulignent ses yeux, le terne de son teint disent le manque de sommeil.

Léonora parvient à se redresser, et le chocolat chaud qui coule en elle fait comme du velours à l'intérieur.

« On a prévenu ta mère, elle ne va pas tarder. Il faut que tu voies un médecin, qu'il te prescrive des analyses. Ce n'est pas la première fois que je te reçois pour un malaise. Ton corps a des limites que tu ne dois pas ignorer ; ces problèmes sont un signal d'alarme. Il faut en tenir compte, être à l'écoute de son corps. »

L'infirmière est dans son rôle. Dans les limites de son rôle.

La mère arrive enfin, encore tout ébouriffée de sommeil.

« *Tenir* »

« Votre fille a besoin de voir un médecin, et, avant tout, de beaucoup de repos.

– Moi aussi, vous savez », répond la mère à l’infirmière pendant que Léonora remet ses baskets et rassemble lentement ses affaires.

« Je suis désolée, maman... »

– Ça va aller maintenant, ma chérie, ne t’inquiète pas. »

Les deux vies de Léonora se sont croisées aujourd’hui, sur le stade, dans l’infirmierie. Avant, la dichotomie était si radicale qu’il n’était pas venu à l’esprit de la jeune fille que ce fût possible un jour. Voir sa mère présente au collège, son univers bien à elle, c’était comme voyager dans un monde parallèle, transgresser les lois de la physique, changer de dimension.

De retour à leur appartement, ils partagent le temps du déjeuner, et celui de la sieste. Le réveil leur fait savoir vers 16 heures qu’il est temps de penser à partir : travailler pour l’une, récupérer les petits à l’école pour l’autre.

Et le rythme habituel reprend. Les jours filent. La défaillance est oubliée.

Un après-midi devant le collège. La grille est grande ouverte, un surveillant guette une arrivée imminente. À l’entrée du bâtiment, deux adultes attendent. Enfin, l’ambulance du SAMU déboule en trombe sur le carrefour devant le collège ; le

Sacrifiée

chauffeur manœuvre de façon à présenter l'arrière de la camionnette en face de l'infirmierie.

Deux pompiers sortent un brancard, l'oxygène et une mallette, puis pénètrent dans la salle. Ils en ressortent dix minutes plus tard avec une jeune fille masquée, perfusée, et repartent aussitôt, avec sirène et gyrophare, au CHU local.

Léonora était tombée dans la cour, elle avait perdu connaissance, et ne s'était pas réveillée. La veille des vacances...

© 2011 Éditions AO-André Odemard SARL
20, cours André Philip
69100 VILLEURBANNE

Composé par Jean-Luc Tafforeau
Dépôt légal quatrième trimestre 2011
n° éditeur : RC04
www.ao-editions.com

Imprimé en France par Rapid Copy
8, rue de l'arbre sec 69001 LYON